

# Poète du monde, poète du lire

---

CEES NOOTEBOOM, SOIXANTE ANS DE POÉSIE

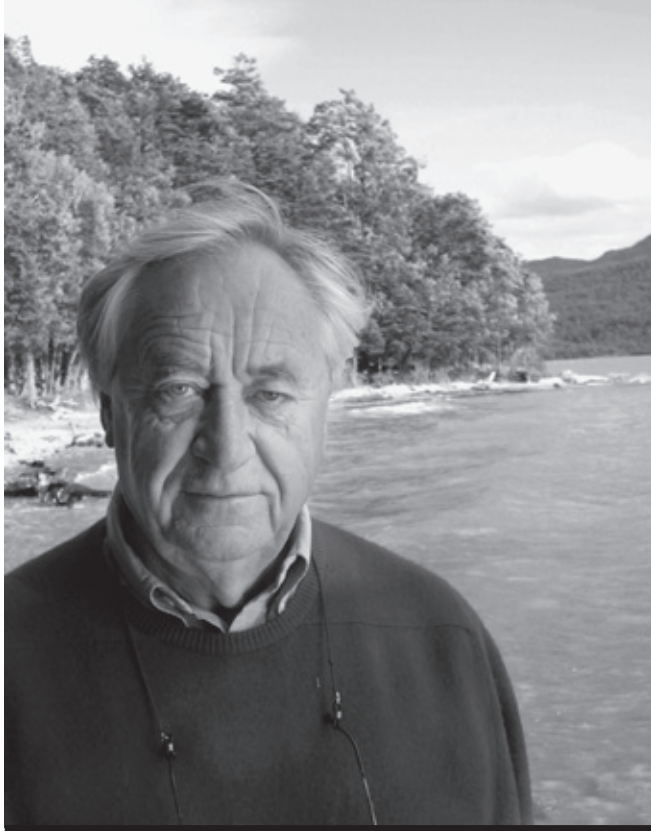
9

Sous le titre *Ich hatte wohl tausend Leben und nahm nur eins* (J'avais bien mille vies et je n'en ai pris qu'une), le philosophe, essayiste et critique littéraire allemand Rüdiger Safranski a publié en 2008 une anthologie de brefs extraits de l'œuvre de l'auteur néerlandais Cees Nootboom (° 1933)<sup>1</sup>. Dans la «Note de l'éditeur» qui clôt ce petit ouvrage, Safranski écrit notamment: «La composition du recueil suit un principe thématique. Et comme la multiplicité des genres fait l'un des charmes de l'œuvre de Nootboom, on a renoncé à séparer poésie, textes de fiction et reportages ou essais.»

De fait, le recueil présente des poèmes de Nootboom dans toutes les catégories thématiques choisies: «Images», «Portraits et caractères», «Lieux et chemins», «Temps et saisons», «Imagination et mémoire», «Lire», «Écrire», «Aimer». On ne saurait mieux dire que la poésie de Nootboom est consubstantielle à toute l'œuvre et qu'elle se développe organiquement avec elle. La création poétique, chez lui, s'étend en effet sur près de soixante ans, du milieu des années 1950 à nos jours: son premier recueil, *De doden zoeken een huis* (Les morts cherchent une maison), date de 1956, et le plus récent, *Licht overal* (Lumière partout), a paru en 2012. Il n'est pas question ici de suivre l'évolution de la poétique de Nootboom à travers la douzaine de recueils publiés jusqu'à ce jour, mais plutôt de signaler les principales préoccupations et sources d'inspiration du poète, qui relie ce pan de sa création au reste de son œuvre. De ce point de vue, on pourrait dire qu'il y a plusieurs poètes, ou plusieurs figures du poète en Nootboom, et ce sont quelques-unes de ces figures que l'on va s'attacher ici à décrire.

## **Le poète de la présence au monde et de l'absence**

Derrière la face souriante, car pètrie d'humour et d'ironie, des romans et des récits de Nootboom se cache une interrogation philosophique empreinte de gravité sur les grandes catégories de l'existence humaine: la perception du monde, le temps, la présence ou l'absence, la mort. Cette interrogation, on la retrouve dans ses romans, de *Rituels* au *Jour des morts*, aussi bien que dans les nouvelles de *La nuit viennent les renards*, par exemple. Elle est aussi présente dans sa poésie, mais sous une forme concentrée, lapidaire, parfois abrupte. Cette poésie ne s'adresse pas à la sensibilité musicale du lecteur, car elle s'est détournée rapidement de la rime ou d'une prosodie



Cees Nooteboom

photo S. Sassen.

identifiable. Elle se cherche plutôt dans la réflexion, donne la priorité au sens, sans parvenir à l'enfermer dans des formules univoques: ce sens émerge essentiellement de la contradiction et du paradoxe, l'une des figures de style préférées de l'auteur étant l'oxymore. Qu'on en juge par ces deux extraits d'un recueil ancien, *Het zwarte gedicht* (Le Poème noir, 1960):

*Ik besta in de wereld  
en ik ben er niet.*

*J'existe dans le monde  
et je n'y suis pas.*

Ou :

*een huis is geen huis  
een voorwerp is geen voorwerp  
het leven bestaat niet*

*une maison n'est pas une maison  
un objet n'est pas un objet  
la vie n'existe pas.<sup>2</sup>*

Si la tonalité sombre des premiers recueils s'estompe au fil des ans, la perplexité du poète devant le monde demeure, même lorsqu'il cherche le soutien des premiers philosophes grecs pour en déchiffrer les éléments. Ainsi dans le poème ironiquement intitulé «Ordre» et où le chaos, «le maître de rien», s'installe chez les dieux:

<i>Daar wordt het water van vuur, zweeft de zee door de lucht, daar likken de elementen het zicht uit andermans ogen, daar baart de toevallige wet een wet zonder wetten (...).</i>	<i>Chez eux l'eau devient feu, la mer flotte dans l'air, chez eux la langue des éléments vole la vue aux yeux d'autrui, chez eux la loi aléatoire enfante une loi sans lois (...).<sup>3</sup></i>
---	--

Le temps lui-même, omniprésent chez Nootboom, apparaît dans d'innombrables poèmes, et souvent à la chute, sous l'aspect de la négation. Tantôt il est «le temps lumineux / sans maintenant», tantôt c'est le «céleste zéro / du temps» que forment les étoiles, ailleurs il est question du «temps sans chiffres (...) / temps sans temps de la mort», ailleurs encore d'une «somme de temps négligé»<sup>4</sup>. Quel que soit le contexte, ce temps paradoxal est rarement vécu comme le support de l'instant présent, mais plutôt comme l'agent de sa négation ou de sa destruction.

Et que dire du sujet percevant et sensible, le «je» traditionnel du poème? Son sort n'est pas plus enviable. Chez Nootboom, il a tendance à se dissoudre, tantôt fragmenté, tantôt multiple, essentiellement instable et finalement absent. On ne sait jamais très bien qui parle dans ses poèmes: ils sont l'expression d'un sujet dont la réalité même est constamment remise en cause, comme dans l'étonnant «Trinidad» du recueil *Vuurtijd, ijstijd* (Temps de feu, temps de glace)<sup>5</sup>:

<i>(...) Deze twee mannen, ze dragen mijn koffers, ze lezen mijn kranten, ze verdienen mijn brood. Samen trekken we door het geluid en de lucht van de wereld op zoek naar het onzichtbare standbeeld waar ze alledrie opstaan in de gedaante van één.</i>	<i>Ces deux hommes, ils portent mes valises, lisent mes journaux, gagnent mon pain. Ensemble nous traversons le bruit et l'air du monde cherchant la statue invisible où tous trois figurent sous la forme d'un seul.</i>
--	---

### **Le poète du voyage et du visuel**

Pour Nootboom, le voyage est le moment par excellence de ces interrogations existentielles. Il écrit dans *Pluie rouge*<sup>6</sup>: «Quand vous voyagez beaucoup, on vous demande à jet continu si vous n'êtes pas en train de fuir quelque chose, mais il ne s'agit pas de cela. Ce dont il s'agit, c'est de disparaître tout en continuant à exister.» Ailleurs il définit le voyage comme une forme de méditation: «ce que fait [le voyageur] lorsqu'il réfléchit dans une chambre d'hôtel ou dans un avion bondé au cours d'un vol de douze heures, s'appellerait méditation dans un monastère, (...) il vit dans le monastère infiniment grand de l'univers»<sup>7</sup>. La poésie de Nootboom porte inévitablement la marque

profonde de cette activité qui est devenue un mode de vie et qui nourrit toute l'œuvre. D'innombrables poèmes renvoient à ce *nomadisme méditatif* assumé par l'auteur, qu'ils évoquent le déplacement en lui-même («Reiziger» - «Voyageur» ou «Weg» - «Chemin»<sup>8</sup>), ou s'inspirent - cas beaucoup plus fréquent - des lieux traversés, ainsi qu'en témoignent tant de titres à travers toutes les époques de sa création: «Bogota», «Manaus», «Fuji», «Titicaca», «Altiplano», «Fraulund», «Landschap bij Detmold» (Paysage près de Detmold), etc., etc.

Non que la poésie de Nootboom soit descriptive au sens propre du terme. Dans une excellente étude publiée ici même en 1998<sup>9</sup>, la critique littéraire Françoise Opsomer écrivait à ce propos: «les «poèmes de lieu» ne sont pas des descriptions géographiques ou historiques; [ces poèmes] revendiquent le droit à l'existence autonome de la poésie, en ne traitant pas de ce dont ils traitent.» De fait, «Bogota» ou «Manaus», par exemple, sont des méditations nocturnes sur la vie, tandis que «Paysage près de Detmold», où la parole est donnée à des arbres entrevus au passage, est une interrogation sur la réalité de la nature, indépendante des sentiments que les humains, et en particulier les poètes dans une certaine tradition romantique, se plaisent à y projeter. Il n'empêche que la poésie de Nootboom est, de plus en plus, une poésie de «choses vues», où le regard de l'auteur, non content d'englober les choses, cherche à pénétrer leur nature, à entrer dans les plantes ou dans la pierre. Il semble aussi qu'avec l'âge le poète ait trouvé à sa manière la «stabilité de lieu» qui caractérise la vie des ordres contemplatifs: le paysage méditerranéen, et particulièrement celui de l'île de Minorque, s'est installé durablement dans ses textes des vingt dernières années.

Poète du visuel, «homme du regard» (pour reprendre le titre d'un essai de Daan Cartens<sup>10</sup>), Nootboom s'attache à la représentation du monde par les œuvres d'art au même titre qu'à ce monde lui-même. Les romans, les récits de voyage ou les essais de cet excellent critique d'art abondent en descriptions de monuments, de statuaire, de tableaux, de gravures, de photos. De même, sa poésie entre souvent en dialogue avec les arts visuels. Non seulement parce que, comme tant d'autres poètes d'aujourd'hui, il a collaboré à des livres d'artistes graphiques ou de photographes (notamment Ybañez, Max Neumann, Jan Vanriet, Eddy Posthuma de Boer, Simone Sassen), mais aussi parce que, comme dans sa prose, il s'interroge sur la création de grands maîtres classiques ou modernes: Zurbarán, Meléndez, Picasso, Paula Modersohn-Becker... Il faut cependant distinguer le traitement des arts plastiques en prose et en poésie: le prosateur Nootboom pratique volontiers ce que les Anciens appelaient *ekphrasis*, cette «explication» détaillée d'une œuvre visuelle dans un texte narratif. Le poète, lui, préfère prendre appui sur l'œuvre pour réfléchir, par exemple, aux rapports entre réel et représentation, comme dans «Platon, Meléndez» et dans «Paula Modersohn-Becker, Nature morte 1905»<sup>11</sup>, ou à la création elle-même.

### **Le poète des cultures et de la culture : «le poète du lire»**

Dans toute l'histoire littéraire, on rencontre des auteurs qui s'expriment sans référence apparente au passé, et d'autres qui, pour créer, ont besoin de s'appuyer sur une tradition, une culture. Nootboom appartient au second groupe et revendique cette

appartenance. On peut dire qu'il a fait du dialogue avec les cultures du monde, y compris dans leur aspect religieux, et avec l'histoire de notre culture occidentale, à travers l'Antiquité gréco-latine et la tradition chrétienne, l'un des thèmes centraux de son œuvre. À cet égard, il existe une étrange communauté d'inspiration entre Nootboom et un André Malraux, dont rien cependant ne le rapproche par ailleurs, esthétiquement ou littérairement.

L'Extrême-Orient est l'une des sources d'inspiration privilégiées de l'auteur. En témoignent, dans sa poésie, de véritables exercices d'imitation - au sens de la Renaissance - de poètes de la Chine ou du Japon classiques: «Le poète Li Ho trouve une flèche sur le champ de bataille»<sup>12</sup>, «Huitième remontrance» ou «Mont froid»<sup>13</sup>, par exemple. Nootboom va plus loin avec le beau cycle<sup>14</sup> qu'il consacre à la figure de Bashō (1644-1694), le poète errant et grand maître du *haiku*: il y trouve l'occasion de définir son propre art poétique :

*Altijd de kus van het oog vertaald in de dwang van de woorden.*

*Toujours le baiser de l'œil traduit en la contrainte des mots. (Bashō I)*

*We kennen de poëtische poëzie de gemene gevaren  
Van maanziek en zangstem. Gebalsemde lucht is het,  
Tenzij je er stenen van maakt die glanzen en pijn doen.*

*Nous connaissons la poésie poétique les pernicieux écueils  
De lunatique et voix chantante. Ce n'est qu'air embaumé,  
À moins d'en tailler des pierres qui luisent et font mal. (Bashō II)*

Tout lecteur de Nootboom sait que «les bons pères» ont su lui inculquer l'amour de la littérature gréco-latine, qu'il a continué à cultiver tout au long de sa vie: l'un de ses livres les plus récents, *Lettres à Poséïdon*<sup>15</sup>, en est entièrement baigné. Les figures de la mythologie antique réapparaissent d'un recueil à l'autre dans sa poésie depuis les années 1960. Plus précisément, l'interrogation du poète sur le monde se nourrit de sa lecture des philosophes présocratiques - dans la série «Xénophane», «La Tour d'Empédocle», «Les Amis de Thalès» et «Ordre»<sup>16</sup> - et plus directement encore de celle de Lucrèce dans le superbe cycle «Le Poète et les Choses»<sup>17</sup>. Ces poèmes ont en commun de pouvoir être lus pour eux-mêmes, mais aussi en référence aux philosophes ou au poète évoqués. C'est particulièrement vrai dans le cas de Lucrèce, le texte en langue néerlandaise paraphrasant des passages précis du *De Rerum Natura*, que l'auteur donne en note. Il y a là un phénomène intéressant: de plus en plus souvent, Cees Nootboom annote sa propre poésie pour offrir au lecteur des clés référentielles qui sont parfois, il faut le dire, indispensables. Ce faisant, il renforce inévitablement son image de *poeta doctus*, de poète savant, qui peut effaroucher une partie du public. On ne peut que le regretter, car l'érudition fabuleuse de l'écrivain laisse intactes la fraîcheur de son inspiration et l'ingénuité de ses trouvailles langagières. En même temps, ces notes nous éclairent sur un caractère essentiel de sa poésie.

Le poète Nootboom n'est pas seulement, en effet, un voyageur et un «voyeur», c'est aussi, et peut-être surtout, un lecteur. En 1997, il a rendu hommage à l'universitaire allemand Paul Hoffmann en lui dédiant un poème intitulé «Le Poète du lire»<sup>18</sup>. Ce titre est en réalité un autoportrait. L'œuvre de Nootboom est pétrie d'intertextualité. Elle ne fait pas seulement une large place aux grandes œuvres de l'Antiquité ou de l'histoire européenne, de *La Divine Comédie* à *La Recherche du temps perdu* en passant par *Don Quichotte*. Elle se nourrit aussi de la lecture et de la traduction de poètes du monde entier, contemporains de l'auteur ou ses aînés immédiats. De 1976 à 1990, Nootboom a tenu la rubrique de poésie de la luxueuse revue néerlandaise *Avenue*, pour laquelle il a également écrit de nombreux récits de voyage. Au fil de ces cent quatre-vingts numéros, il a certes présenté chaque mois des compatriotes, mais surtout des étrangers, qu'il traduisait bien souvent lui-même de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol ou du français, parfois aussi, en collaboration, de l'italien ou du portugais. Revenant dans une interview récente<sup>19</sup> sur l'expérience de ces années, l'écrivain définit ainsi ses motivations: «C'était aussi pour pouvoir traduire la poésie qui m'intéressait; on en apprend beaucoup.» Mesurer l'influence de ces poètes sur l'écriture de Nootboom nécessiterait une étude spécifique, mais il est indéniable qu'ils ont eu part à son évolution. En 2004, l'écrivain a réuni en un petit volume cinq des poètes qu'il avait traduits pour la revue: Czesław Miłosz, Nicolás Guillén, Jorge Carrera Andrade, César Vallejo, Eugenio Montale<sup>20</sup>. On peut penser que le premier et le dernier surtout ont compté pour lui, mais même un auteur aussi éloigné de sa propre diction que le Péruvien César Vallejo semble l'avoir marqué. Quoi qu'il en soit, cette fréquentation assidue d'auteurs du monde entier montre pourquoi il est si malaisé de situer le poète Nootboom dans une tradition purement néerlandaise: il est sans doute le premier poète néerlandophone entièrement «mondialisé».

Dans ses écrits les plus récents, l'écrivain a tenu à rendre hommage à ces poètes qui lui sont chers: dans la section «Rencontres» de son recueil *Licht overal*, on trouve ainsi des évocations de l'œuvre de Borges, Ungaretti, Wallace Stevens, voisinant avec Hésiode ou Virgile, en des textes qui s'apparentent au genre des «tombeaux» pratiqué par les musiciens et les poètes français<sup>21</sup>. Parfois, l'hommage littéraire rejoint le souvenir personnel, comme l'émouvant «Soir», où Nootboom rappelle la fin de vie de son ami Hugo Claus.

Cet hommage, Nootboom le reçoit désormais à son tour du reste du monde, puisque son œuvre poétique, déjà largement traduite en allemand, en anglais et en espagnol, sera bientôt également disponible en français<sup>22</sup> et en italien.

### **Philippe Noble**

*Ancien directeur du Réseau Franco-Néerlandais à Lille - Traducteur.*

*noblephilippe@gmail.com*

## Ouvrages consultés

---

JANE FENOULHET, *Nomadic Literature. Cees Nootboom and his writing*, Peter Lang, Bern, 2013.  
ROGER RENNENBERG, *De tijd en het labyrint. De poëzie van Cees Nootboom 1956-1982* (Le Temps et le Labyrinthe. La poésie de Cees Nootboom 1956-1982), Bzztôh, La Haye, 1982.

## Notes

---

- 1 Suhrkamp Verlag, Francfort, 2008, 190 p. Une version française de cette anthologie paraîtra sous le même titre en 2016 aux éditions Actes Sud d'Arles.
- 2 Extrait de «Het gedicht van de dood» (Le Poème de la mort).
- 3 Extrait de «Zo kon het zijn» (Ce pourrait être ainsi), Atlas, Amsterdam, 1999.
- 4 Citations de «Zelf» (Même), de «Augustus» (Août), «Finis Terrae» et «Meditatie» (Méditation), des recueils *Zo kon het zijn* et *Aas* (Pâturage, 1982).
- 5 Paru aux éditions De Bezige Bij d'Amsterdam en 1984. Poème traduit par Paul Gellings et publié dans *Septentrion*, XXXVII, n° 4, 1998, p. 56.
- 6 Titre original: *Rode Regen*. Paru aux éditions Actes Sud en 2008. Les traductions sont signées Philippe Noble.
- 7 «Goethe, le monastère et le mouvement», dans *Un art du voyage*, Actes Sud, 2006, p.13.
- 8 Faisant respectivement partie des recueils *Aas* (Pâturage, 1982) et *Het gezicht van het oog* (La Vision / Le Visage de l'œil, 1989).
- 9 FRANÇOISE OPSOMER, «Ses mots sont comptés: la poésie de Cees Nootboom», dans *Septentrion*, XXVII, n° 4, 1998, pp. 49-53.
- 10 *Der Augenmensch Cees Nootboom*, Suhrkamp, Francfort, 1995, 304 p.
- 11 «Plato, Meléndez», dans *Zo kon het zijn*; "Paula Modersohn-Becker, Stilleven 1905", dans *Bitterzoet* (Douce-amère), Arbeiderspers, Amsterdam, 2000, p.17.
- 12 «De dichter Li Ho vindt een pijl op het slagveld», dans *Bitterzoet*, p. 20.
- 13 «Achtste remonstrantie» et «Koude Berg», dans *Zo kon het zijn*, respectivement p. 26 et pp. 38-39.
- 14 «Bashō I-IV», dans *Het gezicht van het oog*, pp. 7-12.
- 15 Voir *Septentrion*, LXII, n° 2, 2013, pp. 12-13.
- 16 Du recueil *Zo kon het zijn*, pp. 15-18.
- 17 Du recueil *Het gezicht van het oog*, pp. 13-20.
- 18 «De dichter van het lezen», dans *Zo kon het zijn*, pp. 22-23.
- 19 «Poëzie waait waar zij wil» (La poésie souffle où elle veut), introduction par ESTHER OP DE BEEK à l'édition en fac-similé *Avenue - Cees Nootboom*, De Bezige Bij, Amsterdam, 2013, p. IX.
- 20 CEES NOOTEBOOM, *Met andere woorden* (En d'autres termes), Atlas, 2004, 48 p.
- 21 Ce à quoi le titre de son recueil *Tumbas* (Actes Sud, 2009) fait évidemment écho.
- 22 En 2016, les éditions Actes Sud publieront deux anthologies de l'œuvre de Cees Nootboom: le recueil de fragments (essentiellement de prose) composé par Rüdiger Safranski, sous le titre *J'avais bien mille vies et je n'en ai pris qu'une*, et un choix d'environ deux cents poèmes, dont le titre n'est pas encore fixé.